

Le 7 octobre 1974 Hervé Fischer, Fred Forest et Jean-Paul Thenot ont publié un manifeste, dans lequel ils déclarent d'avoir décidé de constituer un collectif d'art sociologique qui puisse fonctionner comme une structure d'accueil et de travail pour tous ceux dont la recherche et la pratique artistique ont pour thème fondamental le fait sociologique et le lien entre l'art et la société. (L'auteur de l'essai présent est responsable des sous-lignes du texte cité.) J'ignore le résultat du manifeste, c'est à dire je ne sais pas combien de personnes ont été accueilli par le collectif dès cette date. Mais j'imagine que ce n'est pas une grande foule. Car ceux qui ont pour thème le fait sociologique dans sa pratique artistique sont déjà dans un collectif: le collectif de l'art engagé. Et ceux qui ont pour thème le lien entre l'art et la société dans sa recherche sont déjà dans un autre collectif: le collectif de la sociologie d'art. Qui reste? Évidamment ceux qui envisagent un "overlap" des deux collectifs déjà établis. Une discipline croisée, ("interface study"). Je suis un d'eux, mais je ne suis pas excessivement pressé d'adhérer au collectif proposé. Parceque j'ai des doutes théoriques et méthodologiques qui ne se sont pas dissipées dans mes entretiens avec les fondateurs du collectif, ni dans ma lecture de la littérature qu'~~elles~~ m'ont envoyée. Néanmoins: la chose est fascinante. Elle va loing. C'est pourquoi je me suis proposé d'articuler mes doutes.

A: Doutes théoriques: Il s'agit d'un "overlap" entre science et art dans lequel les termes "science" et "art" changeront de signification. Une synthèse dialectique? Non, parceque science et art étaient toujours les deux aspects de la même attitude, ("epistémé" et "techné"), et se sont séparées il y a quelques centaines d'années seulement. Retour à une unité perdue? Non plus parceque le développement de la science pendant l'Age moderne a changé sa structure, a produit toute une technologie complexe, et ne permet plus cette unité perdue. Ni synthèse, ni retour, mais un né nouveau départ, peut-être?

La science, et non l'art, ~~est~~ <sup>est</sup> le problème du collectif proposé. Parceque c'est la science, et non l'art, qui exige une nouvelle attitude. La science est au centre, tout le reste, y compris l'art, est obligé à se définir par rapport à elle. La science est au centre, non seulement parcequ'elle a une influence décisive directe et indirecte sur nos vies, mais parcequ'elle occupe la place de la religion dans notre conscience et notre société. Et elle est en crise. Cette crise de la science est à la base de nombreuses nouvelles propositions, y compris celle du collectif de l'art sociologique.

La science moderne est le resultat d'une mentalité spécifique, (de la mentalité d'une bourgeoisie révolutionnaire), et cette mentalité est curieusement anti-existentielle. Elle s'intéresse pour des choses qui sont à l'horizon de la circonstance quotidienne, et laisse les choses vraiment importantes dans les brumes de l'ideologie. Elle commence par s'intéresser

VILÉM FLUSSER

pour les étoiles et le mouvement des corps inanimés, (astronomie, mécanique) et laisse la psyché, l'économie et la société dans la domaine des "arts", (les belles lettres, l'art du commerce et de la politique). La "révolution copernicienne", c'est ça: étudions systématiquement les choses sans intérêt, et laissons les choses intéressantes pour plus tard. Exactement le contraire de la mentalité clericale contre laquelle la bourgeoisie se revolte. "Deum atque animam cognoscere cupisco. Nihil-ne plus? Nihil." dit Augustin. (Je veux connaître Dieu et l'âme. Rien de plus? Rien.) On appelle ça la "découverte de la nature", mais on le peut aussi bien appeller "la couverture de l'homme". Alors, pourquoi parle-t-on d'un "humanisme"?

Voilà pourquoi: celui qui étudie des choses sans intérêt pour lui, ("intéresse = être dedans"), est dans une transcendance par rapport à ces choses qui lui permet de les connaître de dehors, ("objectivement"). Il est un sujet pur, et les choses sont pour lui des objets, (de connaissance d'abord, de manipulations plus tard). C'est ça, l'humanisme: l'homme est un sujet transcendantal, (il occupe l'endroit vidé par Dieu), le monde est l'objet de sa connaissance et de ses manipulations, et la connaissance objective est l'adequation du sujet à l'objet. Ça fonctionne très bien, si on se limite à étudier les choses distantes: la "nature". Une "nature" curieuse, il est vrai: celle de la physique, qui n'est pas du tout la "physis" vivante des anciens, mais un contexte inanimé des choses animées et inanimées. Ça fonctionne tellement bien, en effet, que la révolution industrielle en résulte. C'est pourquoi les sciences de "la nature", et plus exactement la physique, devient le modèle de toute connaissance objective. Le triomphe de l'humanisme

Oui, <sup>mais</sup> la science "avance". Elle marche de l'horizon vers le centre, de la physique vers la biologie, la psychologie, la sociologie. Vers les choses dans lesquelles nous sommes mêlés existentiellement, qui nous intéressent. Et plus avance la science en cette direction, plus la pureté du sujet et l'objectivité de la connaissance devient problématique. Parceque c'est l'homme lui-même qui devient l'objet du sujet homme. Évidemment: on peut maintenir toujours l'objectivité de la physique comme modèle en transformant l'homme en objet de connaissance et manipulation, mais à un prix. On ne connaîtra que l'homme-objet". Mais ce n'est pas vraiment celui dans lequel nous sommes intéressés. Si on veut connaître l'homme concret et la société concrète, il faut laisser tomber la division fictive "sujet-objet", la fiction du sujet pur et de la connaissance objective, et la physique comme modèle. Il faut changer d'attitude, il faut laisser tomber "l'humanisme". Et c'est ça que Husserl appelle la "crise de la science occidentale". En autres mots: en avançant vers l'homme et la société, la science se rend compte qu'elle n'est pas une discipline d'un sujet pur qui connaît et manipule le monde des objets de dehors. Mais qu'elle est une discipline d'un sujet

VILÉM FLUSSER

mêlé dans les objets, conditionné par eux, et qui veut se libérer de se conditionnement par la connaissance et la manipulation des choses qu l'entouren. La science se rend compte qu'elle n'est pas une discipline noble, mais une des activités humaines, et que la connaissance n'est pas une vision pure, mais une activité qui change et le connaisseur et l'objet connu. (Comme toute activité change et l'agent et le patient.) Avec l'ideal de la connaissance objective, (et mathématisable), tombe la structure de la science moderne.

L'ideal de l'objectivité tombe, dans la domaine des science humaines, non seulement parcequ'il est une fiction, mais aussi parcequ'il est indésirable. Une psychologie ou sociologie qui envisage la connaissance objective est une discipline qui envisage la manipulation de la pensée et de la société "de dehors". Cette arrogance scientifique est intolérable, non parcequ'elle est basée sur une fiction d'objectivité, mais parcequ'elle peut fonctionner dans certaines limites. L'objectivité est une fiction comme ideal, mais comme méthode de manipulation elle est partiellement possible. L'arrogance scientifique fonctionne en forme de "technocratie". La technocratie est l'effort d'ignorer la crise de l'objectivité et de maintenir la physique comme modèle des sciences humaines. Elle rend visible, par ses succès, que la science n'est pas une discipline "libre de valeurs = wertfrei", (comme le croyaient les humanistes), mais qu'elle est une discipline valorative comme toute activité humaine. La science n'est pas neutre, mais elle est mauvaise ou bonne pour quelque chose. Et dans la technocratie elle est bonne pour manipuler les hommes et la société, et mauvaise pour la "liberté", (dans le sens de: l'homme dans sa dignité ontologique de sujet).

La crise de l'objectivité, qui se manifeste dans les sciences humaines comme crise epistemologique et éthique, a ses effets aussi sur les sciences de la dite "nature". Non seulement dans le sens du "principe de Heisenberg" (l'observation influe dans l'observé), mais dans un sens plus profond. Toute une vision du monde et de l'homme, toute une ontologie et anthropologie, est en train de changer. La vision de l'Age moderne était à peu près la suivante: La nature, (telle comme la physique l'étudie), est la base sur laquelle la réalité s'appuie. Sur cette base plusieurs niveaux de réalité, (le biologique, le psychologique, le social etc.) se posent. Et l'homme peut transcender cette hierarchie objective par sa subjectivité. La vision actuelle est à peu près la suivante: Le centre de la réalité concrète est où je suis et où sont ceux avec qui je suis. L'intensité de la réalité est donnée par l'impact de la circonstance sur moi et les autres, et par l'interêt que j'ai dans cette circonstance. Plus j'avance de mon centre vers l'horizon de ma circonstance, plus elle devient abstraite. La "nature", (telle comme la physique l'étudie), est un horizon abstrait de la réalité. Et les évènements quotidiens au tour de moi, (telles comme la sociologie et la théorie de la communication les étudie), sont fondamentaux.

Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'une inversion de la hiérarchie des disciplines. La sociologie et la théorie de communication ne'occupent pas la place de la physique dans une nouvelle science qui commence à s'articuler. Il s'agit plutôt d'un abandon de toute hiérarchie. La réalité n'est plus comprise comme pyramide de divers niveaux, avec le sujet humain comme observateur externe. Elle est maintenant comprise comme un champ excentrique avec l'homme au centre, et avec la tendance de se perdre vers l'horizon. On peut dire, maintenant, que la faim que je sens ou la peur dont je suis victime est plus concrètement réelle que la structure du molécule du sel. La réalité devient relative. Mais non dans un sens idéaliste du terme. La réalité devient une fonction de mon être concrètement dans le monde.

Il ne s'agit pas, donc, d'une inversion de la hiérarchie, mais d'une inversion du progrès. Pendant l'Age moderne le progrès était de la "nature" vers la société, de l'abstrait vers le concret. La conséquence était cette abstraction progressive, ("objectivisation"), du concret qui caractérise notre situation présente. Il y a maintenant de nombreuses tendances vers une inversion de ce progrès. Des tendances "contestataires". Partir du donné concret, du phénomène, l'étudier dans sa concretité pleine, (dans laquelle nous sommes mêlés), admettre dès le départ que notre motif est le fait que nous sommes dans le monde et que nous ne l'aimons pas, et laisser à un futur qui ne nous concerne pas qu'il se dédique à l'étude des choses plus "nobles". Dans un sens c'est partir de la sociologie, de la psychologie, de la théorie de communication. Mais non des disciplines qui sont enseignées sous ces noms dans les diverses facultés. C'est partir d'une sociologie etc. dont nous ignorons presque tout. Une sociologie etc. à faire. Et je crois que le collectif de l'art sociologique (dont il s'agit dans cet essai) est une de ces tendances contestataires vers un nouveau départ.

Oui, mais ce n'est pas tout. Il y a l'art, n'est-ce pas? Cette activité mal définie, (et peut-être indéfinissable), qui, malgré tout, se déroulait pendant toute l'age moderne et empêchait l'homme à perdre tout contact avec la réalité concrète? L'art, ce retour constant à la chose qui compte? Au son, (de la vibration de l'air), à la couleur, (de l'analyse optique), à la pierre dure et lourde, (de la mécanique)? L'art, cette activité désaliénante parmi la folle objectivante de la science en progrès vers l'abstraction totale? C'est ça que veut le collectif d'art sociologique? Faire une sociologie nouvelle inspirée par l'activité artistique, et partir de là vers un nouveau type de connaissance de la réalité? Est-ce la raison pourquoi le collectif s'appelle "art sociologique"? Pas du tout, malheureusement. Non, parceque les fondateurs du collectif le devraient appeler "sociologie artistique" dans ce cas. Ils ne veulent pas ça: une nouvelle science désalinée grâce à l'expérience concrète, ("aïstheton"). Domage.

VILÉM FLUSSER

Ils ne veulent pas ça, parceque, pour des raisons que je ne vois pas, ils se voient "artistes". C'est l'art, et non la science, qui pour eux est le problème. Cet erreur epistemologique des fondateurs du collectif les empêche de se rendre compte de leur situation dans le contexte. Au lieu de s'assumer contestataires d'une mentalité scientifique academique arrogante et dangereuse, ils s'assument contestataire d'un art officiel et ineffectif. Au lieu de vouloir reformuler l'établissement scientifique par l'imagination artistique, ils veulent réformuler l'établissement artistique par l'introduction d'éléments scientifiques douteux. Au lieu de dire: "nous commençons par la contestation de la sociologie, parceque la réalité sociale est une des plus concrètes et la sociologie académique le cache" ils disent: "nous commençons par la contestation de l'art officiel, parcequ'il nest pas suffisamment objectif vis-à-vis le fait social". En somme: au lieu de dire "concretisons la sociologie par l'art", ils disent: "contestons l'art par la sociologie".

Ce doute théorique que je viens d'articuler à propos du collectif peut paraitre secondaire. On peut dire: N'importe sè le collectif veut introduire l'imagination artistique dans la sociologie, ou la connaissance sociologique dans l'art, le resultat sera toujours une nouvelle discipline "interface" entre science et art, donc un nouveau départ. Peu importe, on peut dire, l'explication théorique qu'on donne du collectif. L'important est sa praxis. Mais, malheureusement, l'erreur théorique a un effet nécessaire sur les méthodes. Il falsifie tout. La méthode est une articulation d'une attitude vers la réalité à être changée. Et l'attitude est fondée, dans le cas du collectif, sur une théorie. Cela doit devenir plus claire par une considération du problème de la méthodologie d'une nouvelle discipline "interface".

B: Doutes méthodologiques La crise de la science moderne n'est pas seulement une crise épistemologique et éthique. Ce n'est pas seulement l'objectivité et "liberté de valeurs = Wertfreiheit" de la science qui est en cause. La méthodologie scientifique est en crise. La méthodologie de la science moderne est une stratégie, de plus en plus raffinée, de parvenir à une connaissance objective. Comme cette connaissance est prise comme rencontre d'un sujet qui connaît avec un objet à être connu, la stratégie consiste en des méthodes de rendre le sujet toujours plus pur, et l'objet toujours plus concevable. La purification du sujet se fait par une réduction systématique de ses préjugés, ses désires et creintes. Le résultat est la mentalité scientifique. La conceptuabilité de l'objet se fait par la définition systématique du phénomène à être connu, (par sa séparation de son contexte), et par l'utilisation de cette définition comme hypothèse de travail, (par le transfert du phénomène dans un laboratoire concret ou imaginaire). Le résultat est le monde objectif étudié par la science moderne.

Cette stratégie est excellente.

VILÉM FLUSSER

Cette stratégie est excellente. Mais elle devient "inoperative", quand le but, (dans le cas: la connaissance objective), est abandonné. Si on veut connaître la réalité concrète dans laquelle on se trouve, cette stratégie devient un obstacle. Le scientifique avec sa mentalité stérile n'est pas le type de l'homme idéal à connaître la réalité. Et le phénomène défini, isolé et manipulable n'est pas l'évènement idéal à représenter le monde dans lequel je me trouve. Il faut inventer une nouvelle stratégie. Si la science doit survivre sa crise épistémologique, elle doit élaborer une nouvelle méthodologie.

Cette méthodologie n'existe pas encore. Mais il y a, partout, les premiers symptômes de comment elle sera. Pour la comprendre, il faut d'abord essayer de comprendre la nouvelle attitude sur laquelle elle sera fondée. L'attitude d'une nouvelle naïveté. Celui qui prend à sérieux la crise de la science ignore pratiquement tout. Parcequ'il ne peut plus avoir confiance dans la connaissance objective, et parceque presque tout qu'il sait est de la connaissance objective. Il se trouve au milieu d'un monde à découvrir. Par où il regarde il voit forêt vierge. Par où il avance il est le premier à y pénétrer. On peut comparer cette attitude naïve avec l'attitude des pionniers de la science moderne. Pour eux c'était Aristote qui cache le monde, et quand on se livre de lui, tout est à découvrir. Pour nous c'est la science moderne qui cache le monde. Et comme pour eux Aristote n'était pas tout simplement faux, mais partiellement utilisable, pour nous la science moderne doit être, non abandonnée, mais mise en réserve. Seulement la comparaison n'est pas parfaite. Pour eux, (la bourgeoisie révolutionnaire et les moines hérétiques), il s'agissait de conquérir le monde. Pour nous, (et il est difficile de dire qui nous sommes), il s'agit de donner une signification à notre vie. C'est pourquoi nous sommes encore plus naïfs.

L'attitude naïve comme base d'une méthodologie est très puissante. Car qui ignore tout peut tout oser. Et la méthode qui s'impose d'abord pour arriver à connaître n'importe quoi est celle de vivre avec la plus grande intensité possible. Mais comme notre naïveté n'est pas "originelle", mais le résultat d'une déception, donc une naïveté de seconde ordre, la méthode de vivre avec intensité pour connaître est une vie de seconde ordre. Ça veut dire: vivre et en même temps se voir vivre. Pour ainsi dire: vivre et noter les évènements vécus. Je crois que c'est ça, fondamentalement, l'attitude scientifique du futur.

Si je prend la vie comme base de ma méthode, (la vie dans le sens de ma vie quotidienne), je découvre une structure dans ma circonstance: la structure d'un espace-temps spécifique. Je suis ici maintenant, et ici maintenant est où je suis. À partir de ce point central je vais élaborer un inventaire du monde, (A. Moles), en mesurant les distances entre moi et l'évènement.

VILÉM FLUSSER

Les mesures seront donner par ma position e par l'évènement. Par exemple: la femme que j'aime est très proche, presque ici maintenant avec moi, non seulement parceque je l'aime, mais aussi parceque je l'aime telle quelle est. Ou: la situation économique de l'Ouganda en l'an 2000 est très éloignée d'ici et de maintenant, non seulement parcequ'elle m'interesse peu, mais aussi parceque j'ignore presque tout à son propos. Cet effort de mesurer les distances pour élaborer un inventaire de ma circonstance concrète va impliquer non seulement toutes les méthodes des sciences humaines sous une nouvelle attitude, mais aussi toutes les méthodes des arts. Je sens, par cette attitude, automatiquement scientifique et artiste. Mais ce n'est pas ça l'aspect décisif de la nouvelle méthodologie à être inventée.

La méthodologie de la science moderne vise une connaissance cumulative. Le sujet connaît un objet. Cette connaissance est enregistrée et gardée. En suite le sujet connaît autre objet. Cette connaissance est adionnée à la première. Mais il s'agit d'une cumulation dynamique. Le premier objet connu ouvre au sujet le chemin à la connaissance du seconde. Et il s'agit d'une cumulation ramifiée. Le premier objet connu ouvre au sujet le chemin vers plusieurs nouveaux objets. En bref: la science moderne est grâce à sa méthodologie, un discours ramifié progressif.

La nouvelle méthodologie à être inventée ne peut pas avoir cette structure. Car l'évènement le plus important que je trouve dans ma vie quotidienne, (et que je veux inventarier), c'est l'autre. Et le caractéristique de l'autre est qu'il me répond. Quand je veux l'inventarier, il veut faire la même chose avec moi. En autres mots: ça que je trouve dans le monde à être inventarier par moi sont, surtout, des inventaires faits par des autres. Ma connaissance ne peut jamais être cumulative dans le sens de la science moderne. Car je dois la révisée et même revogée toutes les fois que je trouve l'inventaire d'un autre. En bref: la nouvelle méthodologie à être inventée ne pourra pas être un discours ramifié progressif, mais sera, par nécessité de l'attitude fondamentale, un dialogue. Parceque la connaissance visée par cette méthode ne sera pas objective, mais inter-subjective.

Je repète: la nouvelle méthodologie reste à inventer. Mais on peut s'imaginer comment elle sera: ça sera un dialogue qui s'utilisera des sciences humaines et des arts comme méthodes pour atteindre une connaissance inter-subjective. Le dialogue sera la méthode par laquelle les méthodes de la science et de l'art seront changées pour atteindre, non l'objectivité, mais la connaissance de la réalité concrète et le changement de cette réalité. En bref: le dialogue comme méthode d'une science engagée. C'est dans ce sens d'intersubjectivité, d'engagement que la science absorbera, par sa méthodologie, les arts, et les arts changeront dans ce processus.

On peut se demander, maintenant, si le collectif d'art sociologique

VILÉM FLUSSER

applique des méthodes qui peuvent être considérées comme départ vers la Méthodologie nouvelle. Si, malgré sa théorie, le collectif a une praxis qui mène vers une nouvelle discipline de connaissance et d'engagement. La réponse sera curieusement ambivalente. Apparemment les méthodes des trois fondateurs du collectif sont presque exactement ceux que j'ai élaborés comme la méthodologie à inventer. En réalité elles ne le sont pas. Cette contradiction mérite être considérée.

Les trois fondateurs, chacun à sa façon, applique la méthode du dialogue. Forest, par exemple, "anime" le publique de dialoguer avec lui et entre soi en lui ouvrant des espaces vides dans les "mass media", et en lui proposant la vidéo comme medium de dialogue. Thenot provoque le publique à répondre à des questionnaires et a discuter les questionnaires entre soi. Fischer s'utilise de la PTT, (cet appareil dialogique), pour provoquer un échange perturbateur parmi le publique, (mail art), et s'utilise des affiche publiques, (ce medium typiquement discursif, parceque impératif), pour les transformer en media provocatifs de dialogues. Dans cette stratégie les trois fondateurs sont parfaitement conscients du fait que leurs interventions changent le phénomène, (le fait social), et il veulent ce changement. Et ils sont parfaitement conscients que ce changement affecte aussi leur méthodes mêmes, et ils sont prêts à accepter ce changement. Apparemment, donc il s'agit, dans cette méthode, d'une attitude qui correspond à celle de la recherche de la connaissance intersubjective du phénomène concret.

Mais en réalité ce n'est pas ainsi. Les méthodes des trois fondateurs ne visent pas la connaissance intersubjective et le changement de la réalité à la base d'une telle connaissance, et leurs stratégie n'est pas bonne pour ce but. Ils visent intervenir dans le fait social pour prouver et montrer quelque chose. Une hypothèse de travail. Ils veulent prouver et montrer que la société développer est un monde administré dans lequel la vie n'a pas de signification. L'hypothèse est bonne. Mais ça ne compte pas pour mes réflexions. Ça qui compte est le fait qu'il s'agit d'une hypothèse de travail. S'approcher d'un phénomène avec une hypothèse bonne est l'attitude de la science moderne à être éliminée. Une des différences entre l'attitude de la science moderne et celle d'une science du futur est ça: le scientifique moderne s'approche du phénomène sans préjugés et avec une hypothèse; le scientifique du futur s'approchera du phénomène sans hypothèse et avec toute sa charge émotionnelle et valorative. Le premier demandera au phénomène qu'il répond "oui ou non" à sa hypothèse. Le second donnera la parole au phénomène chargé de ses émotions. Il s'agit d'une "Voraussetzungslosigkeit" = manque de presuppositions" différente. Les trois fondateurs assument l'attitude moderne. Ils sont des "artistes d'avant-garde" qui s'utilisent des méthodes de la sociologie établie, comme les cyberneticiens, par exemple, sont des "artistes d'avant-garde" qui s'utilisent des méthodes de la cybernetique.



VILÉM FLUSSER

Celui qui observe ses méthodes le voit clairement. Les méthodes ne sont pas une stratégie pour connaître le phénomène d'une nouvelle manière. Par exemple: L'autopsie d'une rue faite par Forest n'est pas une méthode pour connaître cette rue. Pour la connaître il faut inventer une méthode opposée à celle de la sociologie établie, une méthode par laquelle la rue elle-même se manifeste. Et change pendant cette manifestation. La méthode de Forest ne fait pas parler la rue: elle fait parler sur la rue. Autre exemple: les questionnaires de Thenot ne sont pas une méthode pour connaître le phénomène du questionnaire, mais une contestation de l'opinion qui se manifeste dans les questionnaires. Il ne veut pas changer les questionnaires, mes les opinions.

Cela s'explique. Les trois fondateurs sont artistes. Ils sont intéressés, d'abord, dans son matériel. Forest est intéressé dans les possibilités des mass media dans le sens de pouvoir les détourner des propos de ces possesseurs. Thenot est intéressé dans les possibilités de la recherche sociologique dans le sens de la pouvoir utiliser comme matériel. Fischer est intéressé dans les affiches, les tampons, les enveloppes. Ils sont vraiment, comme ils le déclarent, un collectif de l'"art sociologique". Ils ne sont pas des sociologues artistiques. Voilà pourquoi je ne suis pas pressé pour adhérer à son collectif.

C: Résumé: On peut argumenter que mes réflexions sont tout à fait fausses. Le collectif, (on peut dire), est exactement comme il doit être selon la déclaration de ses fondateurs. Il n'est pas comme je le voudrai moi. Et ça, on peut dire, est une banalité sans intérêt. Mais un argument ainsi n'est pas bon. Parceque le collectif propose un "overlap" entre art et sociologie. C'est une proposition extrêmement importante. En effet: une proposition pour essayer de trouver un nouveau départ pour la science en crise. Seulement le collectif n'est pas intéressé dans la crise de la science. Il veut un "overlap" dans lequel l'art soit le message et la sociologie le medium. Tandis que "l'overlap" vraiment révolutionnaire serait un dans lequel la sociologie soit le message et l'art le medium. Ce n'est pas une objection banale et sans intérêt. Au contraire: j'ai un espoir. J'espère que les trois fondateur du collectif, qui sont, les trois, des esprits ouverts et créatifs, se laissent influencés par mes réflexions. Qu'ils reformulent son attitude. Dans ce cas, le collectif pourrait être un des endroits où on prépare le future. Les conditions sont déjà réunies par les trois fondateurs. Il ne faut pas changer les donnés, il faut changer la théorie et les méthodes. En bref: l'attitude. En ce cas je serai pressé d'adhérer.